

Elle est belle, ma cabane à l'image du monde

Autor(en): **Henry, Nicolas / Rapaz, Jean-Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): - **(2011)**

Heft 20

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-831860>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Elle est belle, ma cabane à l'image du monde

Réalisateur, scénographe et photographe, Nicolas Henry parcourt le monde pour rencontrer des gens et les amener à partager leur imaginaire. Pour donner à voir l'âme de la «communauté» des hommes, l'artiste invite ses sujets à poser dans des constructions éphémères.

Durant des années, le scénographe Nicolas Henry a immortalisé des grands-parents dans des constructions éphémères pour renouer avec leurs jeux d'enfance et montrer «la vieillesse autrement qu'un monde supposé désenchanté». Au final, près de 400 portraits, tous magnifiques.

Comment est née l'idée de cette série?

Avec mes grands-parents, je réalisais des sculptures. Ma grand-mère sait très bien coudre et faire des patrons, alors que mon grand-père travaillait le bois. Un jour, je les ai appelés pour renouer avec ces jeux d'autrefois et une cabane est née. C'est alors que m'est venue l'idée de cette série, pour ne pas laisser perdre cette parole et saisir cette forme de liberté que les anciens acquièrent, en perdant le sens des vanités.

Combien de temps a pris la réalisation de ce travail?

Les premières images remontent à sept ans. Mais j'ai vraiment démarré voilà trois ans.

Chaque photo a-t-elle nécessité une mise en scène considérable?

L'important, c'est de venir en racontant une histoire. Je parcours le monde tout d'abord en montrant les images que j'ai faites dans d'autres pays et en essayant au mieux de rendre le message que les gens m'ont transmis. Ensuite, je dessine, je propose des idées, et quand elle est juste, les gens me suivent dans cette aventure. En même temps que l'on monte les éclairages et que l'on délimite l'espace scénique, ce chambardement ramène des gens et l'équipe s'organise. Ensuite, ce sont des heures et des heures de travail.

Comment les gens vous ont accueilli?

On te donne ce que tu donnes. Tu peux passer et prendre une image, mais je n'y arrive pas, j'ai l'impression de voler.

Est-ce que vous avez connu plus de difficultés dans certaines régions?

La Chine est difficile, je me suis fait arrêter plusieurs fois. Les gens sont très paranoïaques, et c'est l'autorité qui souvent gère les échanges de paroles et qui subordonne les réunions des hommes.

Au final, est-ce que vous avez des regrets, des régions qui auraient mérité de figurer dans cette série?



Il manque toujours beaucoup de cultures. Le monde est petit quand on s'embarque dans les avions, et immense quand on se met à faire le chemin de l'autre.

Vous avez travaillé pour l'organisation de Yann Arthus-Bertrand, réalisateur engagé dans la cause de la planète et auteur de *La Terre vue du ciel*?

J'étais réalisateur pour le projet www.6milliardsdautres.com (5000 interviews réalisées dans le monde par la fondation) et ensuite directeur artis-

tique pour l'exposition au Grand Palais, à Paris. Je ne travaille plus directement avec eux, mais nous sommes restés une grande famille.

Et est-ce que cette série sur les cabanes de grands-parents appellera une suite?

Je pense effectivement repartir dans l'univers des contes et de la narration. Et un livre va sortir cet été chez Actes Sud. Il y aura aussi une exposition en Suisse, à Genève, normalement en avril dans l'espace du photographe Jörg Brockmann.

Quels sont vos liens avec la Suisse?

La première installation pour *6 milliards d'autres* s'est déroulée à Genève. Elle était simple, mais cela a été un événement fondateur de l'ensemble de la plastique que nous avons ensuite développée dans l'exposition grand format. J'ai aussi un de mes meilleurs amis qui vient de Suisse. Il vend des panneaux solaires à grande échelle. J'aime confronter avec lui mes visions de la faillite immense qui menace les espaces naturels de notre planète.

Propos recueillis par Jean-Marc Rapaz

« Je parcours le monde en montrant les images que j'ai faites dans d'autres pays et en essayant de rendre au mieux le message que les gens m'ont transmis »

Nicolas Henry



BRÉSIL

Maria Angela

Cette ancienne ballerine de Rio de Janeiro a choisi de poser dans sa bibliothèque au milieu de portraits la représentant enfant. «Quand j'étais petite fille, je me rappelle un défilé, je pleurais dans le tumulte d'une foule immense. La reine Elisabeth d'Angleterre m'a prise dans ses bras et m'a embrassée pour me consoler. Mes larmes ont séché, dans cet étrange silence que bercent les regards... Mon mari m'a demandée en mariage, j'avais 21 ans. Toute notre vie, nous avons été heureux, nous nourrissant de la famille et de littérature.»

JORDANIE

**Aouada Awad
Hawasa**

Ce fier berger pose devant sa tente dans le désert, au pied des montagnes à Wadi Araba. «Mon chien veille sur nos chèvres et nous protège des loups et des hyènes. La ville est loin avec ses lumières et ses vanités. Pour moi, la vie n'a pas changé depuis le temps de mes parents, j'ai juste une radio qui m'apporte les nouvelles du monde... Aujourd'hui, je savoure une vie dans le respect et la nature. Il est vain d'échanger les plaisirs futiles contre la présence de l'autre et la destruction des créations de Dieu.»





CHILI

Espirita Lopez Mamani

Un cliché réalisé dans l'oasis au milieu du désert de San Pedro. «Les jours sont brûlants et les nuits glaciales. Nous utilisons depuis toujours les hautes herbes qui poussent dans les oasis, près des cactus géants. Elles nous sont très précieuses car elles nous permettent la confection des chapeaux. Dans mon enfance, nous les utilisons pour fabriquer des chaussettes et des gants. Cette nature qui nous offre la beauté et la subsistance est un élément spirituel et sacré. Notre chaman est celui qui est en contact avec les forces de la nature et de la montagne, il fixe les dates pour les moissons et les semailles.»

HONG KONG

Woo Kwong

A 74 ans, il pose sur les toits de la ville. «J'avais 8 ans quand je suis venu de Chine, c'est à cet âge que j'ai commencé à travailler. Pendant des années, j'étais dans le bruit et le chaos des chantiers qui empilaient maisons sur maisons. On construisait le monde dans des échos de poussières qui résonnent encore aujourd'hui à l'intérieur de mes poumons. Aujourd'hui, nos tours sont si hautes que bientôt nous aurons fait disparaître le jour. Les nuits ne sont plus qu'artifices électriques, et nos vies comme des étoiles tombées du ciel.»





VANUATU

Thomas Charley

«Un jour, quelqu'un a fait appel à la coutume pour que la pluie vienne. Sur la mer flottaient les feuilles qui donnent le temps, mais l'appel de la magie a fait venir un cyclone. Les arbres étaient arrachés, les maisons de bois et de coco emportées au loin. Nous n'avions plus rien. Un hélicoptère est apparu, il nous a laissé des tentes et de la nourriture pour que nous puissions survivre. Si je pouvais voler dans le ciel avec lui, je ramènerais un énorme poisson pour nourrir tout notre village.»

NÉPAL

Boudhakumari Dhaka

Une construction éphémère dans l'arbre sacré de Durali. «Chuwa est le nom de l'arbre qui a deux saisons, celle qui porte les feuilles et celle qui attend leur renaissance. Son caractère sacré vient des pierres qui enserrant ses racines. Par respect, on ne tourne qu'en suivant la route du soleil. Chaque jour, je viens lui rendre visite et je le salue... Aujourd'hui, c'est Magesakanti, notre fête hindoue... Chuwa porte au vent la prière, les saris rouges de toutes les femmes de notre village. On entend résonner nos rires jusqu'au fond de la vallée, car nous débordons de joie.»

